

Une violence peut en cacher une autre

(Article paru dans la Vie catholique du 17-19 novembre 2000)

Phrases-résumé:

Derrière les émeutes, il y a des situations plus difficiles à reconnaître comme violence, car, en apparence, elles ne sont pas un acte direct de violence. Elles n'en constituent pas moins la base.

La violence directe nous choque parce que nous la voyons. Nous acceptons la violence structurelle souvent parce que nous ne la voyons pas ou plus. Elle est aussi difficile à voir que les racines d'un arbre ou la partie immergée d'un iceberg.

De quelles violences l'île Maurice a-t-elle souffert ces dernières années ? La première réponse qui nous vient à l'esprit, ce sont les émeutes de 1999. Spontanément, nous prenons la violence la plus visible pour première. Pourtant, une violence en cache souvent une autre, pour reprendre l'avertissement qu'on peut lire en France, quand notre route croise le chemin de fer: "Attention, un train peut en cacher un autre!"

Dans son dernier chapitre "*The Way Forward*", le rapport Matadeen affirme que "les événements de février 1999 sont les symptômes des problèmes sociaux latents dans le pays. (...) Au-delà des *proximate causes* que ce rapport a mis en lumière, il est nécessaire de comprendre les *root causes of emerging social problems*. Des recherches et études rigoureuses, allant en profondeur, se justifient. Elles permettront d'identifier les causes, de faire apparaître les problèmes sociaux et la nécessité d'actions opportunes". Une telle analyse n'est pas réservé aux experts-spécialistes. Elle peut aussi se faire et se fait en petits groupes de citoyens ou dans les séminaires organisés sur la gestion des conflits. **Nous partons de la violence visible et nous remontons aux violences latentes de notre société.** Creuser la terre devant l'arbre de la violence pour mieux repérer ses racines et dégager le *chico* (comme on dit à Maurice). C'est seulement alors qu'on peut discerner des "actions opportunes" car **pour ôter ses fruits de violence, il n'est pas efficace d'étêter l'arbre, il faut l'attaquer à ses racines.**

L'**image de l'iceberg** est aussi éclairante. On repère un iceberg et on s'en rapproche grâce à sa partie visible, mais pour l'étudier, il nous faut plonger sous l'eau, où l'on découvrira les 9/10èmes de l'iceberg. Ainsi en est-il de la violence dont nous souffrons : les émeutes et tous les autres actes de violence directe constituent le 1/10ème visible. Et s'il flotte en surface, c'est grâce aux 9/10èmes immergés, cachés. **Derrière les émeutes, il y a des situations plus difficiles à reconnaître comme violence, car, en apparence, elles ne sont pas un acte direct de violence, repérable dans le temps et dans l'espace.** Elles n'en constituent pas moins la base, invisible en surface mais bien réelle et efficace.

Dans l'analyse des *root causes* à laquelle nous invite le rapport Matadeen, le concept de **violence structurelle** peut nous être utile. L'expression a été créée dans les années 60-70, par l'école scandinave de la *Peace Research*, pour rendre compte du fait que des gens sont opprimés et leurs droits bafoués sans qu'aucun lien direct de cause à effet puisse être établi entre ce qu'ils subissent et un acte quelconque de violence. Ils ne sont pas victimes d'actes violents mais de situations dont les effets concrets sur leur vie et leurs droits sont du même ordre. La violence structurelle s'exerce à travers les institutions et les règles sociales, économiques, culturelles, politiques. Elle cause chaque jour plus de dégâts que les jets de

pierre, les incendies criminels et les fusils. Voici deux exemples donnés par le chercheur norvégien Johan Galtung : "Quand un mari bat sa femme, c'est un cas clair de violence personnelle (directe); quand un million de maris maintiennent un million de femmes dans l'ignorance, il y a violence structurelle, même si personne ne hurle de douleur. De même, dans une société où l'espérance de vie est deux fois plus élevée dans la classe supérieure que dans les couches inférieures, il y a violence, même s'il n'y a pas d'hommes concrets à qui l'on puisse reprocher d'attaquer directement les autres, comme quand un frère tue son frère."

Plus d'un siècle avant Galtung, Marx montrait la violence cachée derrière les règles du jeu des industries capitalistes naissantes. Un ouvrier passait toute sa journée (12 heures par jour), toute sa semaine, toute l'année, à un travail pénible et pour un salaire tellement petit que sa femme et ses enfants, dès leur plus jeune âge, devaient aussi travailler. De son côté, le patron, sans commettre le moindre acte de violence directe, inter-personnelle, profitait de l'essentiel des bénéfices de son entreprise ; ses enfants pouvaient se promener à cheval, jouer du piano et disposer d'un professeur particulier pour s'instruire. C'était comme ça, c'était la norme, c'était normal. Ceux qui profitent d'une violence structurelle, indirecte, réussissent souvent à la faire accepter par l'ensemble de leur société. Aujourd'hui, par exemple, à l'échelle domestique, dans toute l'Afrique, nous acceptons globalement, comme normale, la grande disproportion entre travail fourni et revenus touchés par les *boys* et femmes de ménage d'une part, par ceux qui les emploient d'autre part. A l'échelle internationale, nous acceptons que des hommes qui exercent le même métier disposent d'un pouvoir d'achat très inégal. Un professeur d'école primaire au Congo-Kinshasa gagne 50 fois moins qu'un professeur mauricien et celui-ci 5 fois moins qu'un Européen ou un Américain. Certes, la disproportion des pouvoirs d'achat est moindre. Il n'empêche, derrière ces différences qui permettent à la majorité des Occidentaux de voyager (certains même jusqu'à l'île Maurice, comme en témoignent nos 600.000 touristes annuels) et qui interdisent à la majorité des Congolais de voyager, il n'y a pas qu'une inégalité de fait ; il y a la violence structurelle des règles du jeu, essentiellement déterminées -à leur avantage- par les Nations dominantes de cette planète. Pour comprendre la violence visible de l'Afrique (guerres, émeutes, pillages), il faut aller sous la pointe de l'iceberg et analyser les violences structurelles qui s'exercent aux différents niveaux. Entre les niveaux domestique et international, que je viens d'effleurer, il y a le niveau national que chaque lecteur, chaque groupe de forces vives peuvent approfondir pour l'île Maurice !

La violence directe nous choque parce que nous la voyons. La violence structurelle, nous l'acceptons souvent parce que nous ne la voyons pas ou plus. Elle est aussi difficile à voir que les racines d'un arbre (comment enlever la terre qui les recouvre et sur laquelle nous-mêmes nous tenons debout ?) ou la partie immergée d'un iceberg (il faudrait le retirer de l'eau pour le voir tout entier).

Dans le prochain article, qui prolongera ceci, notamment avec la notion de "structure de péché", nous verrons qu'une violence structurelle passe d'autant mieux inaperçue qu'elle se perpétue de génération en génération. On voit la violence tumultueuse du fleuve. On passe à côté de la violence des berges. Un mur, une paroi, le bord du fleuve peuvent exercer une pression terrible mais on ne la voit pas parce que c'est immobile et silencieux ! Pourtant, les pires violences ne sont-elles pas celles que leur permanence camoufle ? A suivre . . .

Étienne Chomé